

Don Quichotte et l'Espagne de 1600. Les fondements historiques d'un irréalisme

Pierre Vilar*

L'historien ne peut considérer le fait littéraire que comme un élément parmi d'autres d'une totalité. Pour lui, l'oeuvre de littérature ou d'art (particulièrement le chef-d'oeuvre) est à la fois témoin, produit, et facteur d'histoire. C'est sous ces trois aspects qu'il l'interroge d'abord.

Il sait que d'autres l'interrogeront au contraire comme oeuvre d'art, dans ses filiations et dans ses structures en tant que telle. Il en écouterait les leçons, n'ignorant pas que jamais l'étude historique ne rendra compte intégralement d'une écriture, d'une pensée, qu'il y faudra aussi la compréhension interne. Mais il a conscience que jamais l'étude "interne" d'une écriture, d'une pensée, n'en rendront davantage compte intégralement, qu'il y faudra aussi l'éclaircissement par l'histoire.

Le plus périlleux est sans doute d'interroger l'oeuvre comme témoin. C'est là que les pièges nous sont tendus. Ceux où sont tombés, parfois lourdement, les critiques du XIX^e siècle. Les contemporains du roman-tranche-de-vie cherchaient des "tranches de vie" derrière les anecdotes les plus usées ou les plus évidentes fantaisies de Rabelais ou Cervantes. Justice a été faite de ces puérilités, dangereuses pour l'histoire autant que pour la littérature, car combien d'historiens, abandonnant un instant l'événementiel pour le "social", se contentaient de deux ou trois traits puisés dans le roman ou la comédie!

L'histoire, aujourd'hui, veut d'autres sources et les a trouvées. Ce qui me frappe -et je voudrais, autour de l'oeuvre de Cervantes, en proposer des exemples- c'est qu'un certain renouvellement, un certain approfondissement de l'histoire, donne un sens nouveau à l'interrogatoire du texte littéraire comme témoin, d'une part en vérifiant l'actualité d'un mot ou d'un épisode, d'autre part en mesurant, derrière cet épisode ou ce mot, l'épaisseur historique de la réalité évoquée. Passons aux exemples.

* Article publicat originàriament a *Beitraege zur Romanischen Philologie*, Berlin, Rütten & Loening, (1967), pp. 207-216.

On peut gloser à l'infini la rencontre Don Quichotte-Roque Guinart, confrontation de l'aventure rêvée à l'aventure réelle, jeu mené de main de maître par Cervantes. Mais qui se vantera d'en bien saisir les nuances s'il n'a daté, situé, mesuré ce qui, en Espagne, autour de 1615, constituait l'actualité, la résonance quotidienne du banditisme catalan? Or, depuis que Fernand Braudel a ramené l'attention sur le problème général du banditisme dans les structures méditerranéennes et la conjoncture du XVI^e siècle, de vieux ouvrages, de vieux textes ont été mieux médités, de nouvelles études ont proposé des interprétations plus précises¹. Lirons-nous le Quichotte (II, 60) avec les yeux d'autrefois si nous gardons à l'esprit:

1) Que l'apogée du banditisme catalan se place, justement, autour de 1615, que le chroniqueur Pujades note en 1610: "les bandits se moquent du vice-roi", que l'évêque de Vic écrit en 1615: "les bandits sont, plus que le roi, maîtres du pays", qu'Albuquerque se vante, en 1616, de s'être fait présenter tous les jours "des charrettes de bandits, vifs et morts", et célèbre par un jubilé une "pacification" qui ne durera pas deux ans? Dès lors, quand don Quichotte, sous des grappes de vingt et trente pendus, se voit cerné par quarante bandits vivants, quel clin d'oeil au lecteur qui tous les jours à la fois s'amuse et s'irrite d'une impuissance des répressions attestée depuis un siècle²; quelle joie pour l'immense public qui depuis 1605 vit avec les deux héros que de les voir affrontés à la quotidienne aventure des routes catalanes!

2) Disons plus précisément: des portes de Barcelone: car si don Quichotte déduit de la présence de bandits perdus "que debo de estar cerca de Barcelona" l'allusion, à sa date, tire son comique de sa réalité. Le frère Franch, délégué de Barcelone à Madrid pour des questions monétaires, écrit à ses mandants, le 29 novembre 1614³:

1. F. BRAUDEL, *La Méditerranée au temps de Philippe II*, Paris 1949, p. 649-659.

Depuis lors, sur le banditisme catalan, mises au point de SOLDEVILA, *Història de Catalunya*, 2ème éd. (très augmentée), 1962, p. 962-976; P. VILAR, *La Catalogne dans l'Espagne moderne*, 1962, I, p. 579-584 et p. 621-625; J.H. ELLIOTT, *The revolt of the Catalans*, Cambridge, 1963, p. 51-52, p. 63-65, p. 98-99, p. 122-125 et passim.

Vieux textes: surtout FRANCISCO DE GILBERT, *Discurso sobre la calidad del Principado de Cataluña*. Lérida, 1616. F.M. DE MELO, *Historia de los movimientos, separación y guerra de Cataluña*, Madrid, 1645. Vieux ouvrages: SOLER I TEROL, *Perot Roca Guinarda*, Manresa, 1909. CHÍA, *Bandos y bandoleiros en Gerona*, Gérone, 1890. SEGURA, *Història d'Igualada*, Igualada, 1910. SERRA VILARÓ, *Baronies de Pinós i Mataplana*, Barcelone, 1930.

Ouvrages récents: REGLÀ CAMPISTOL, "Los envíos de metales preciosos a través de la Corona de Aragón durante los Austrias y sus relaciones con el bandolerismo pirenaico", *Estudios de historia moderna*. IV. p. 193-204. Du même: *Els virreis de Catalunya*. Barcelone, 1956. p. 124-131. J.M. MADURELL, "El obispo de Vich Robuster y las bandosidades de "nyerros" y "cadells"". *Analecta sacra tarragonensia*. XX, 1951, p. 145-196. A BORRÁS, "Contribución a los orígenes del bandolerismo en Cataluña". *Est. de hist. moderna*. 1953, p. 157-180.

2. Cf. BORRÁS. *op. cit.* et, sur la brutale et inutile répression par le futur saint François Borgia (1539-43), cf. SOLDEVILA et REGLÀ, *op. cit.*

3. Consulter les textes originaux dans l'édition catalane de P. VILAR, *Catalunya dins l'Espanya moderna*, II. Barcelone, 1964. p. 357-358. Il y a en a plusieurs de ce type.

“per estar la terra tan infamada y treballada de lladres, y sobretot que tinguen al-
rededor de Barcelona lo asiento, se tem tan mal y traten nos así com a negres.”

Et le vice-roi Almazán, le 9 août 1614, avait écrit:

“ils disent que les nobles catalans sont libres...mais à mon avis ils sont plus op-
primés que ceux de Castille, car ils ne peuvent sortir de la ville sans une nom-
breuse escorte, tandis que je peux voyager de Madrid à Almazán tout seul, ou
avec un seul valet, sans être terrorisé par qui que ce soit. Voilà ce que j'appelle li-
berté, et non ce qui passe pour liberté en Catalogne...”⁴

Convergence de dates, convergence de textes, qui actualisent et qui situent la
singulière rencontre entre don Quichotte et les “bandolers”.

3) Quant à ceux-ci comme phénomène social, rien dans la recherche monogra-
phique qui ne confirme Cervantes: langue catalane, origine souvent gasconne,
contraste entre l'esprit de l'homme de main et la figure du chef, vie tendue des
bandits entre ceux qu'ils appellent “los que nos buscan” (troupes du vice-roi ou
éphémères “unions” urbaines) et ceux qu'ils appellent “los que buscamos”:
agents itinérants de l'Espagne impériale - soldats, prêtres, officiers, femmes de
hauts fonctionnaires, tous chargés de ducats, négligeables pourtant aux yeux
des chefs de bande qui “cherchent” plus volontiers les longs convois de lourde
monnaie⁵. Car la monnaie du roi rejoint massivement les banques génoises, sur
des chemins et à des heures dont un réseau de complices, dans les bureaux,
tient informés les bandits⁶. Ambiguïté qui plaît à Cervantes: Le désordre catalan
vengerait-il la rancoeur secrète de la Castille contre “la saca de la moneda”? Le
mal, parfois, redresse un tort plus profond.

Et même le fol épisode de la belle Claudia, variation sur le thème éternel de Ro-
méo et Juliette, définit un fait réel, bien qu'ici l'histoire en ait encore mal dégagé
la logique interne: la division de tout un pays entre deux bandos privés, de la Ca-
talogne entre nyerros et cadells:

Yo soy Julia Jerónima, hija de Simón Fort, su singular amigo, y enemigo particular
de Clauquell Torrellas, que asimismo lo es tuyo, por ser uno de tu contrario bando...

C'est la logique même des “défis” réels affichés par Roque Guinart:

Ab estes fac a saber a tots los amics valedors d'en Torrents dels Prats, y qualse-
vol que vage ab ell, ni qui le done a menjar, ni a beure, que es tinguen per des-

4. Lettre inédite (ACA. CA. leg. 355) citée par ELLIOTT, op. cit. p. 75, malheureusement en traduc-
tion, ce qui est regrettable étant donné le style très personnel habituel au Marquis.

5. REGLÁ, *Los envíos*, p. 198-200.

6. *Ibid.*

afiats de mort, y ells cremaré palles y cases, y els mataré bestians, y aço vos jur que passará així per lo Sant Baptisme que he rebut. Perot Roca Guinarda.⁷

N'oublions pas qu'en plein XVI^e siècle des chaussetiers, des pareurs de laine, des boutiquiers catalans se déclaraient entre eux la guerre privée,⁸ par écrit, devant leurs "seigneurs naturels" (souvent des hommes d'Église)!

4) Dernier point, non sans importance: quand paraît la Seconde Partie du Qui-chotte, le "valeroso Roque, cuya fama no hay límites en la tierra que la encierran", a déjà fait (en 1611) sa soumission au Roi, et accepté de servir en Flandre.⁹ S'il ne s'est pas fait chevalier errant, du moins risque-t-il, pour se racheter, les "trabajos y desventuras" du soldat. On sait que Cervantes le plaçait très haut.

Le personnage réel a donc pris valeur littéraire par une double distanciation: celle de l'aventure finie, qui peut devenir légende, et celle d'un monde catalan étrange (au sens d'étranger) pour une Castille qui en sait mal la langue,¹⁰ en comprend mal le moment¹¹. En 1640, Quevedo clamera le conflit. En 1610-15, Cervantes poétise un étonnement. Faire présenter ses héros par Roque Guinart lui-même, à une société barcelonaise idéalisée, faire de la lecture du "don Qui-chotte" le seul point commun entre nyerros et cadells, c'est une liberté dans la fantaisie qu'une meilleure connaissance des temps et des lieux nous permet seule d'apprécier.

Le cas n'est pas isolé. Le dénouement de "Las dos doncellas" se situe au coeur d'un affrontement épique entre soldats des galères et foule barcelonaise:

"En entrando en ella oyeron grandísimo ruido, y vieron correr gran tropel de gente con grande alboroto, y preguntando la causa de aquel ruido y movimiento, les respondieron que la gente de las galeras que estaban en la playa se habían revuelto y trabada con la de la ciudad ... vieron muchas espadas fuera de las vainas, y mucha gente acuchillándose sin piedad alguna ... Era infinita la gente que de la ciudad acudía y mucha la que de las galeras se desembarcaba ... mas viendo que no aprovechaban sus voces ni sus amenazas hizo volver las proas de las galeras y disparar una pieza sin bala, señal de que si no se apartasen otra no iría sin ella..."¹²

7. Cité d'après SOLER I TEROL in: SOLDEVILA, *Hist. de Cat.*, 2e éd. II, 967, n. 88.

8. SEGURA, *Història d'Igualada*, I. p. 490.

9. REGLÀ, *Els virreis...* p. 125, d'après ACA. reg. 5189..."Secuntur remisiones tam Petri Rochaguinarda, viri facinerosi, quam aliorum eiusdem speciis..." 30 juin 1611.

10. "Roque Guinart" fait un prénom de la première partie du nom "Rocaguinarda" qui s'appelait Perot.

11. Sur le mouvement inverse des grandes conjonctures catalane et castillane, cf. P. VILAR, op. cit. t. I.

12. *Novelas ejemplares, Las dos doncellas* (Ed. Aguilar. Obras de Cervantes, p. 1218).

En 1629, plus de quinze ans après les *Novelas*, le *Dietari* municipal barcelonais nous conte à son tour:

“... sens fer cosa alguna ni haverles ab ells ningu de la terra, saltaren encontinent molts soldats de dites galeres de Spanya en terra que foren mes de trescents, y se posaren a manera de trinxeras y bastió devant la porta de mar desta ciutat, uns tirants ab moscuets y arcabussos ab bales y altres stans ab piques ... de tal manera que vehent los de la terra esta tant gran maldat y atreviment se encole-ritzaren ab molt gran raho y justitia contra dits soldats ... y acudi casi tota la ciutat entre los baluarts y portal de Mar, los demes de ells ab ses armes de foch molt ben posats...”¹³

Le chroniqueur copie-t-il le romancier, et le réel la fiction? Non.

Mais il y a des types d'événements, qui, par leur répétition, constituent les modèles de la réalité historique. Cervantes aime à y insérer ses figures de roman. Un autre exemple est celui des barques mores capturées devant Monjuic, dans des conditions que le *Dietari*¹⁴ révèle exactement semblables à celles que décrit le *Quichotte* (II, 63) pour l'aventure de la belle Morisque, fille de Ricote. Le romanesque pur s'encadre dans un réel romanesque. Aujourd'hui, nous distinguons mal entre l'un et l'autre. Les gens du temps devaient savourer ces combinaisons.

Même les parallèles traditionnels, conventionnels –“Lettres” et “Armes”– prennent, si l'on se penche sur l'histoire sociale du Siècle de Cervantes, des résonances profondes. L'étudiant, le soldat. Deux pauvretés. Toutes deux tendues vers un espoir de fortune. Mais on n'est plus au temps des Conquêteurs. Les Armes ne donnent plus de royaumes que dans les rêves de Don Quichotte et de Sancho. Et les “Lettres”? Est-il vrai que l'étudiant peut changer, par elles,

su hambre en hartura, su frío en refrigerio, su desnudez en galas y su dormir en una estera, en reposar en holandas y damascos (I. 37) ?

J'ai entre les mains une importante thèse sur Valladolid au XVI^e siècle, que soutiendra bientôt, devant la Faculté de Paris, le jeune historien B. Bennassar. Un chapitre entier y est consacré aux biens des “letrados”, aux façons d'accumuler une fortune “desde una silla”. Et Cervantes a beaucoup vécu à Valladolid. Voilà comment l'histoire donne épaisseur à l'allusion littéraire. Il serait dangereux que celle-ci, isolée, fût prise à témoin pour celle-là. Mais l'allusion n'est saisie avec plénitude que si le contenu concret, vivant, en est identifié.

13. *Manual de novells ardits*. (*Dietari del Consell*) T. X. 1621-1631. p. 426-427. 19 octobre 1629.

14. *Manual de novells ardits* (*Dietari del antich Consell...*) T. IX. p. 46-47, 152, 270, 405 (1609-1619), T. X (1619-1629). p. 157, 174.

C'est pourtant là le petit côté du rapport entre oeuvre littéraire et histoire.

L'oeuvre, avons-nous dit, est témoin, mais aussi produit. Il existe entre elle et son temps une relation globale, traduite, pour les oeuvres mineures, par la répétition, et par l'intuition géniale dans le chef-d'oeuvre.

Je m'en voudrais de répéter là-dessus ce que j'ai dit il y a dix ans, à propos du 350^{ième} anniversaire du Don Quichotte¹⁵. Mais il me semble que la recherche historique en a depuis lors confirmé les fondements.

Le Quichotte m'apparaît toujours comme le produit (ce qui n'est pas l'expression systématique, et presque au contraire) de la crise qui s'empare de l'Espagne vers 1600. J'aurai à me défendre, sur ce point, à la fois contre les historiens qui veulent situer le vrai déclin espagnol assez tard dans le XVII^e siècle, et contre les analyses littéraires qui font du Quichotte un jeu esthétique et philosophique peu lié à une actualité, et exempt sinon d'ironie critique, du moins d'angoisse, même d'inquiétude.

Mais la notion de crise me semble présente dès qu'il y a conjonction d'événements annonciateurs, marquant le passage d'une conjoncture d'élan et de certitude, à une conjoncture de recul et d'hésitation. Surtout si ces événements annonciateurs sont ressentis comme tels par la conscience collective.

Or, dans l'Espagne de 1600, un tel faisceau d'événements existe, et ne passe pas inaperçu.

1) La crise démographique -et cette hantise du dépeuplement, de la "désertification" qui restera si profondément présente dans la Castille du XVII^e et du XVIII^e siècles- se révèle avec les pestes de 1595-1602. Bartolomé Bennassar, parallèlement à ses travaux sur Valladolid, nous donnera bientôt toutes les relations locales sur cette peste conservées aux archives de Simancas. Elles confirment ce que nous devinions sur elle à travers les hommes du temps, Cellorigo, Pérez de Herrera, Mateo Alemán, jusqu'au cri de détresse de Sancho de Moncada vingt ans plus tard¹⁶. Ce fait est aujourd'hui reconnu comme un grand tournant d'histoire¹⁷.

2) L'expulsion des Morisques, paradoxalement, est liée à la hantise du dépeuplement. Le Castillan vieux chrétien est pauvre, a peur de se trouver débordé par un groupe qui, lui, se reproduit et produit, dépense peu, accumule beaucoup,

15. P. VILAR, *Le temps du Quichotte*, Europe, Janvier 1956.

16. Cf. *Le temps du Quichotte*, citations recueillies, et MONCADA, *Restauración política de España*. 1619.

17. CHAUNU, *La civilisation de l'Europe classique*. 1966. 217. NADAL, *La población española*. 1966. p. 54-55. ELLIOTT, *Imperial Spain*. 1963. p. 206.

n'entre pas au convent et ne va pas à la guerre. C'est le chien Berganza qui nous le dit¹⁸, égrenant ainsi, par antithèse, le chapelet bientôt classique des "causes de la décadence". Procédé très cervantin.

Receemment, nous avons beaucoup appris sur l'expulsion¹⁹. Et l'immense littérature qui la réclame, puis la commente, entre 1600 et 1620, c'est-à-dire exactement autour du Quichotte, éclaire singulièrement à la fois la bouleversante profession de patriotisme espagnol et la subtile autocritique de groupe mises par Cervantes dans la bouche du bon Morisque Ricote²⁰. Sancho ne déteste pas son voisin morisque et riche; et il plaint son malheur. Il ne dénoncera pas son retour clandestin. Mais il ne l'aidera pas. Et plus tard, il refusera d'en garantir, devant des autorités, la "buena intención"; là-dessus, dit-il, "no me entremeto"²¹. Qui ne sent, derrière cette lâcheté et cette émotion, cette loyauté et cette secrète jalousie, un grand drame humain, de tous les temps peut-être, mais ici bien daté, bien situé, bien accroché à l'histoire?

3) La crise économique et monétaire est moins présente dans le Quichotte, mais n'est pas moins de son temps. Nous savons aujourd'hui que les plus graves crises économiques se déclenchent à la rencontre d'un renversement des tendances de longue durée et d'une secousse cyclique de plus court terme. Exemple: 1929. Or l'Espagne, autour de 1600, subit de telles secousses (le prix du grain va jusqu'à sextupler en trois ans)²², au moment même où se renverse la tendance dynamique du XVI^e siècle, cédant la place au long retrait du XVII^e. Le volume du commerce des Indes baisse, l'argent d'Amérique arrive plus cher²³. L'Espagne ne dévalue pas sa monnaie, ce qui laisse peser lourdement les dettes. Mais, dans la circulation intérieure, le cuivre remplace l'argent, qui, par longs convois, quitte la Péninsule pour l'étranger. La frappe de la "moneda de vellón" –ce fléau, qu'on dira "plus destructeur que la guerre des Flandres"– commence en 1605. Mariana le dénonce solennellement en 1609²⁴. "Moneda de vellón", "saca de la moneda", "tasa del pan", "montepíos", "desempeño del reyno", deviennent soucis quotidiens, sujets de la conversation quotidienne. L'inquiétude, l'amertume sont de tous les jours.

4) "L'imputation au politique", dans une crise de ce type, est une loi de l'histoi-

18. CERVANTES, *Coloquio de los perros* (Obras, ed. Aguilar. 1285).

19. LAPEYRE, *Géographie de l'Espagne morisque*. 1960. REGLÁ, "La expulsion de los moriscos y sus consecuencias", *Hispania*, 1953.

20. *Quichotte*, II. p. 54.

21. II. 63.

22. Démonstrations dans HAMILTON, *American Treasure and the price revolution in Spain*, Chiffres dans Appendice V.

23. *Ibid.* et CHAUNU, *Séville et l'Atlantique*, T. VIII. II. 2, p. 1158-1352: "le cycle du renversement de la tendance 1602-1613".

24. "Tratado de la moneda de vellón que al presente se labra en Castilla".

re²⁵. C'en est une autre que la fin des grands hommes et des longs règnes soit suivie d'un "dégel" des attitudes et des pensées. Or Philippe II est mort en 1598. Les deux circonstances se rencontrant, l'Espagne de 1600 est balayée par un flot de plaintes, de dénonciations, de propositions, de théorisations politiques. Le sujet est aujourd'hui à l'étude²⁶. Mais qu'il s'agisse de la "malédiction de l'or"²⁷, de l'impuissance de l'État, de l'incompréhension entre régions, des humiliations extérieures qui commencent, on sent bien que la crise, autant que politique et économique, est nationale et morale, ce qui en élargit encore le sens.

Que le Livre espagnol par excellence soit exactement contemporain de cette conjoncture où la puissance espagnole sent brusquement le sol se dérober sous ses pas, est-il possible que ce soit un hasard? Et la crise n'est-elle présente dans le Quichotte que sous la forme épisodique du banditisme catalan ou du malheur des Morisques?

Pour ma part, j'ai l'impression de n'avoir vraiment saisi le sens du Quichotte que le jour où j'ai découvert, dans le Memorial de Martín González de Cellorigo, rédigé à Valladolid en 1600, cette phrase-clef:

"No parece sino que se han querido reducir estos reynos a una república de hombres encantados que vivan fuera del orden natural."²⁸

Dès lors qu'une analyse solide, objective de la situation espagnole de 1600 a cru pouvoir conclure, cinq ans avant le Quichotte, que l'Espagne de ce temps est un homme enchanté, que tout pousse à vivre hors du réel, l'oeuvre de Cervantes ne peut plus apparaître comme un hasard, comme un jeu gratuit. Création et ré-creation spontanément proposé par le génie littéraire, don Quichotte est aussi produit de l'histoire: il est le fantôme que tout Espagnol se sent devenu, dans une république où, depuis un siècle, les façons de penser, de prévoir —les façons de vivre— sont de plus en plus divorcées d'avec le réel, qui est production, et qui est travail.

Don Quichotte est l'autocritique, à la fois attendrie et amère, d'un irréalisme.

D'un irréalisme qui n'est nullement celui d'un tempérament, mais celui d'un groupe, par un curieux effet de la conjoncture sur sa structure. D'un irréalisme qu'on

25. LABROUSSE, "Comment naissent les révolutions", *Actes du Congrès historique du centenaire de 1848*, Paris, p. 9-12.

26. Par Jean-Pierre Vilar, cf. sa collaboration au colloque.

27. P. VILAR, in: *Hommage à Marcel Bataillon* (1962) ("Quantitativisme et bullionisme chez les primitifs de la pensée économique espagnole"), et "Le temps des hidalgos", in: *L'Espagne au temps de Philippe II*, Paris, 1964, p. 58-62.

28. MARTÍN GONZÁLEZ DE CELLORIGO, *Memorial de la política necesaria y útil restauración de la república de España*. Valladolid 1600. fo. 29 ro.

croit volontiers “caractériologique” alors qu’il est sociologique, involontairement sans doute, mais fondamentalement.

Les fondements de cet irréalisme sont en effet:

1) Une distorsion entre infrastructures et superstructures à l’intérieur de l’Espagne, et entre l’Espagne et l’Europe: le rêve anachronique en résulte.

La Conquête des empires coloniaux, relayant la “Reconquête” intérieure, a maintenu en Espagne, au long du XVI^e siècle, le modèle médiéval de mobilité sociale reposant sur le combat: fortune mobilière issue du pillage, fortune foncière du type “fief”; tout petit noble rêve d’un Pérou, ou d’un Mexique, et le plus humble soldat d’une “encomienda” de terres et d’âmes”. En 1600, ce rêve est anachronique; d’où le transfert littéraire; don Quichotte croit à ses romans, Sancho aux paroles de son maître; les solides réalités d’autrefois se sont réduites aux mots. La “classe qui combat” est une classe en chômage, ou en retraite. Elle a le temps de rêver.

Mais l’argent américain a bouleversé les structures de l’Europe. L’accumulation préalable du capital a commencé. Elle a créée en Espagne des embryons de classes nouvelles: paysans riches, éleveurs et drapiers de Ségovie, marchands et banquiers de Séville. Or cela n’a duré qu’un temps: l’Espagne, enrichie par les Indes, est devenue les Indes de l’étranger²⁹. Les “termes de l’échange” se détériorent sans cesse en sa défaveur. Le siècle d’or de l’Espagne, démontre-t-on aujourd’hui, c’est le siècle des Génois³⁰, en Espagne même. Plus loin, c’est –on s’en aperçoit vers 1600– le siècle des Anglais et des Hollandais, du capitalisme et du protestantisme, d’une structure nouvelle. L’Espagne s’attache à l’ancienne. Et elle reçoit des coups. Comme don Quichotte. Elle se bat contre le vent –contre le vent de l’histoire.

2) L’irréalisme repose sur un parasitisme –de classe et de groupe. Cellorigo affirme –et les études modernes confirment le fait, sinon le chiffre– “que de la poca gente que trabaja a la que huelga sale a razón de uno por treynta”. On ne se demande pas, ajoute-t-il, comment pourrait durer pareille façon de vivre³¹. En fait hidalgos et grands seigneurs vivent du travail du paysan, mais le nombre des rentiers est immense. L’Espagne, globalement, a vécu des Indes, dans un effrayant climat d’inflation, c’est-à-dire d’irréalité.

3) Tout travail non productif renforce d’ailleurs ce climat. Or l’Espagnol qui ne vit

29. Là-dessus, P. VILAR, “Quantitativisme et bullionisme”.

30. Titre d’un prochain livre de Felipe Ruíz Martín. Un premier aperçu en est donné dans la préface et introduction en français que F. Ruíz Martín vient de donner à sa publication *Lettres marchandes échangées entre Florence et Medina del Campo*, 1965.

31. *Op. cit.*

ni de “censos”, ni de “juros”, ni des “armes”, cherche s’il le peut à vivre des “letras”. Luis Ortiz, dès 1557, aurait voulu l’empêcher d’aller à Salamanque³². Il y est beaucoup allé. Il lit beaucoup, bavarde beaucoup, aime le théâtre, des marionnettes à l’auto sacramental. Il y a inflation littéraire. Et c’est le thème le plus apparent du Quichotte.

4) Un formalisme de la pensée en résulte. Et c’est un des principaux objectifs d’attaque de l’ironie cervantine. Critiquer par le pastiche, c’est critiquer le formel. Et Cervantes ne pastiche pas seulement le roman de chevalerie et le roman pastoral. Il pastiche la pensée par proverbes, aspect populaire du formalisme; il pastiche le style scientifique de son temps, lors de la traversée imaginaire de l’Equateur³³; il pastiche le style des “arbitristes”³⁴ comme celui des plaintes populaires à propos des Morisques ou de la peste.

En bref, le Quichotte fait ressortir (par le génie, non par le système) tout ce qui, dans l’oisiveté sociale, l’anachronisme structurel et le formalisme intellectuel, met l’Espagnol de 1600 en conflit quotidien avec la réalité, l’Espagne de 1600 en conflit –d’avance perdu– avec le monde moderne. C’est l’aspect spirituel de ce que j’ai proposé d’appeler “l’imperialisme espagnol, étape suprême du féodalisme”³⁵.

Il serait intéressant de démontrer, comme exemple d’effet réaction de la superstructure sur l’évolution des structures, à quel point le don Quichotte, produit de l’histoire, en est devenu facteur.

Ce livre, à la fois attendri et amer, a donné aux Espagnols, très vite, à la fois le désir de revendiquer l’irréalisme et l’anachronisme comme des qualités nationales, et l’amertume de se croire, ou de se voir reléguer, par l’étranger, hors de la modernité.

On suivrait facilement, dans l’histoire de l’Espagne, les moments et les couches sociales où triomphe l’exaltation du Quichotte, les moments et les milieux où on voudrait l’oublier. Et les liens apparaîtraient vigoureux avec les caractéristiques de telles structures, ou de telles conjonctures. Cela très vite dans le XVII^e siècle et encore tout près de nous.

N’est-il pas curieux de découvrir, dans le dialogue de Joseph de la Vega, intitulé *Confusión de confusiones*, paru à Amsterdam en 1688 et destiné à décrire, pour le public de langue espagnole, les spéculations hollandaises, cette allusion aux aventures quichottesques mais réalistes du capital hollandais:

32. *Memorial para que no salgan dineros...*

33. II. 29.

34. Jean Vilar l’a démontré dans un travail inédit sur les arbitristes.

35. *Le temps du Quichotte*.

formaron unos mercaderes holandeses una Compañía el año de 1602, en que se interessaron los más poderosos, con caudal de 64 toneles y un tercio, y fabricando algunos navíos, embiaron en el de 1604 a buscar como don Quixote a las Indias orientales sus aventuras... Eligieron los navíos su rumbo, y sin encontrarse con molinos de viento ni con gigantes encantados, fue tan feliz su viaje, su conquista, y su retorno, que defluyendo el veni, vidi, vici de Cesar, lograron un lucido lucro, y bolvieron con las ganancias a solicitar mayores triumphos.

Cette évocation de date –l'année du Quichotte correspondant à la fondation en Hollande de la fameuse Compagnie– marque chez l'auteur un sens aigu des grands contrastes historiques.

Marx, qui a si souvent insisté sur l'incapacité des sociétés à se juger elles-mêmes, a pourtant fait une exception pour

les périodes historiques qui se considèrent elles-mêmes comme des époques de décadence.³⁶

Pensait-il à l'Espagne? Nous ne saurions l'affirmer. Mais nous ne saurions oublier non plus qu'appelé à rédiger des articles de simple actualité sur le pronunciamiento de 1854, il s'y prépara en lisant Lope et Calderón, après avoir écrit à Engels: "Et maintenant, en plein dans Don Quichotte!"³⁷

36. MARX/ENGELS, *Werke*, ed. Dietz, 1961, T. 13, p. 636-637. "Es ist hier natürlich nicht von solchen historischen Perioden die Rede, die sich selbst als Verfallzeit vorkommen".

37. "Lettre à Engels", in: MARX/ENGELS, *Werke*, Berlin: Dietz, 1963, T. 28, p. 356.